

HIRAM

« JE NE SAIS NI LIRE NI ÉCRIRE,
JE NE PUIS QU'ÉPELER »

Du même auteur

La salade n'était pas niçoise, roman noir, Melis, 2017

ANDRÉ CHAUVET

HIRAM

« JE NE SAIS NI LIRE NI ÉCRIRE,
JE NE PUIS QU'ÉPELER »

essai

MELIS

Collection Littératures
dirigée par
Luciano Melis

© MELIS ÉDITIONS, 2018
46 avenue du Train des Pignes, 06670 COLOMARS
e-mail : melis.editions@wanadoo.fr
www.editionsmelis.com

ISBN 978-2-35210-099-7
EAN 9782352100997

À Janus

Avant-Propos

Assis devant une table chargée de parchemins, *Rien, en vain j'interroge, en mon ardente veille, la nature et le Créateur... je ne vois rien ! Je ne sais rien ! Rien !* confesse Faust, disposé au poison. Désespéré, tel Sisyphe condamné par le ciel à rouler sans cesse son rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait de son propre poids, supplice indicible où tout l'être s'emploie à ne rien achever. Et ainsi de suite. Absurde, certes ! Désespérant, non ! *car la lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux...* Le récit commence, et il s'achève, par l'évocation du mythe de Sisyphe.

Le roi de Tyr, envoie Hiram, personnage biblique et légendaire, à Salomon, roi de Judée pour l'aider à bâtir le Temple de Jérusalem. Hiram fournit bois de cèdre et de cyprès, or et ouvriers. Il symbolise l'initié parfait possédant connaissance, science et suprême sagesse.

Ici, Hiram est le disciple, le « vieil homme » le maître. « où allons-nous ? » questionne Hiram. Le vieil homme

répond par signes et met Hiram sur la voie. Il est le maître, exemplaire. Pas l'enseignant qui expose. Pas le penseur qui théorise. Il ne sait ni lire ni écrire, il ne peut qu'épeler. Il montre le chemin... La véritable transmission de l'enseignement est orale et graduelle.

1

La chute...

Sous la pointe des pieds, le bord du précipice transmet une sensation épidermique... effritement du sol. Celui-ci s'échappe, se dérobe et roule vers l'abîme, dans une détermination constante.

La respiration se fait saccadée. Tenaillement d'angoisse. Suffocation. Les bras battent l'air. Ils s'accrochent à des filets dont les mailles sont tressées par des brouillards étirés.

Sans cesse recommencée, la chute n'en finit pas de se prolonger et de rebondir. Montée, dégringolade, remontée, précipitation, ascension.

La connaissance du devenir immédiat imprègne l'esprit d'une logique douloureuse. L'écrasement est imminent. Tout ce qui est acquis se métamorphose. L'inéluctable évolution conduit dans des mondes inconnus et imaginés

où se pratiquent des rites secrets. L'aspect dématérialisé libère les forces d'escalade de l'esprit.

Dans ce désarroi, la nuit enveloppe et étouffe les cris. Ceux-ci ne peuvent sortir de la gorge. Ils demeurent à l'état de volonté naïve. Détermination froide et maniaque de l'inquiétude.

Des forces contraires, aux tensions intenses, s'affrontent. Des formes d'existence inconnues marquent le pas sur la crainte d'une résorption dans le néant.

Au fond du gouffre roulent des silex acérés. Chaque arête vive se dresse comme une dague. Sur les parois escarpées et noires poussent des plantes à l'odeur de soufre en ébullition.

L'écroulement n'en finit pas de se poursuivre, dans un vacarme expiatoire et impétueux.

Naître

Naître, ce ne sont pas seulement une transe larvée, quelques spasmes, des attentes, l'alternance de contractions rapprochées et de dilatations croissantes. Moins encore une poche d'eau et quelques litres de sang qui maculent une literie rude, froissée et blanche, à l'odeur forte de chlore.

Ni un morceau de chair sanguinolente éjecté d'une autre chair écartelée, à l'épiderme tondu.

Naître, ce n'est pas un cri.

C'est un héritage, c'est une continuation tacite dont début et ultime fin sont ignorances vaines et ténèbres.

Longue chaîne d'habitudes, de tâtonnements conduisant à des mimétismes particuliers que l'on nomme tradition, hérédité, civilisation.

Peu importe.

Il n'y a plus de maisons natales.

L'individu connaît la concentration, l'anonymat du groupe et l'immatriculation.

Mais être l'ultime à sentir la vie dans un clan. Là où le père est né. Revenir avant de mourir, identique et pareil à son père. Là où il faudrait venir déposer l'âme après les épreuves de l'existence, destin accompli. Lier la boucle, comme ces tartanes remplies de victuailles et de trésors poivrés qui viennent s'amarrer au radoub pour n'en plus repartir.

Dans le logis originel, les places sont rarement inoccupées ; le surnombre n'existe pas. Ici, l'on bâtit selon le besoin et en fonction des humaines mesures. Chacun prend sa place dès l'annonce de la venue prochaine d'un enfant.

Les hommes construisent sans plans, sans cotations d'architecte. Le geste est lent, précis, économe, beau. L'esprit garde l'obsession permanente de l'utile, de la propreté nette, de l'agréable simplicité. Le bon sens est la loi maîtresse de chaque mouvement.

Dans cette lenteur hâtive, le bien et le beau présagent le petit être qui ne peut attendre.

En plus des besognes journalières à assurer, toute une mécanique animale change de rythme.

Les femmes de tous âges, non étrangères à l'œuvre, aident les bâtisseurs en se consacrant aux préparatifs de l'heureux événement.

L'agitation calme et ordonnée du groupe familial devient noble du fait de sa simple disposition dans l'édifice d'une naissance. Du mur grossièrement dressé en passant par la tuile faîtière. De la largeur d'une porte à la fenêtre qui est assez grande pour la pénétration de la lumière et du soleil, mais trop modeste pour accepter le passage du froid extérieur. Depuis des siècles ces préparatifs profanes sont devenus de véritables cérémoniaux, bien supérieurs en puissance aux religions codifiées.

Pourtant cela disparaît. Foyer de naissance, de première enfance ? Cela disparaît.

En quelques heures, des monstres d'acier aux allures préhistoriques rasant de leurs mâchoires et de leurs pattes jaunes mille lustres anonymes de souffrance et d'amour.

La poussière envahit l'air, comme une brume sèche. Elle masque un site d'équilibre pour laisser place à une apparence théâtrale macabre.

Réduit à sa plus petite molécule, cet amalgame de terre, de bois, de pierres, de briques, de sable, de chaux, met un temps infini et toujours trop court pour retourner au sol et à l'oubli. Comme dans un dernier sursaut de sédition. Parfois, pour précipiter la douloureuse chirurgie, des lances d'eau apaisent l'incendie de révolte. Les matériaux, en s'entrechoquant, émettent des plaintes sourdes, des chants désespérés de la mort.

Combien de caresses, d'accouplements, de doutes, de peines, de joies contenues dans un espace fait de quatre murs blanchis à la chaux, chaque printemps.

Combien de miséricordes et d'espérances déçues. Les entrailles se nouent devant une façade qui s'écroule. La vie se retire. Le point de rencontre s'efface et provoque une dispersion obscure.

Un éclat de pierre ou de solive, comme des diamants ou des pépites bruts sont pour le cœur du spectateur impuissant le talisman d'une attache de vie qui se brise par ignorance plus que par usure.

Sur les lieux, à chaque instant de chaque instant, des ondes passées, des odeurs continues ont construit le groupe, ont façonné l'individu sans autre intervention que la réminiscence inscrite sur l'objet immobile. La silhouette disparue s'évanouit comme une ombre de passage.

Le geste hésitant est simplement accompagné par le souvenir et la douceur de l'érosion du temps.

Le constat est douloureux : l'homme annihile son œuvre dans le mépris des générations passées et dans l'irrespect de celles à venir. Il néglige le cycle, la trajectoire, la patine des choses, la courbe harmonieuse, la fin naturelle.

L'incompréhension s'installe et avec elle, peu à peu et irrémédiablement, discorde, confrontation, haine.

Faut-il que l'évolution soit solitaire et ténébreuse ?

La perte de la parcelle de terre tout à la fois origine et centre de vie.

Depuis l'errance première c'est la magnifique quête journalière qui se traduit par cet apostolat. Posséder l'argile, le sable, le granit, le calcaire, à défaut de maîtriser le destin des éléments.

Posséder et dominer, pour ne pas être dominé soi-même. Posséder un seul arpent de terre. Pour y vivre d'amours, édifier et disparaître.

Les actes humains sont davantage des exploits de douleurs et de renoncements que des victoires égoïstes. Les légendes sont des exagérations littéraires.

Demeurer immobile, face à cette destruction brutale. Attendre la fin du spectacle.

Incruster dans sa mémoire, indélébiles, les moindres va et vient mécaniques.

Retenir, par l'entendement, le plus petit écroulement, la chute d'une pierre, d'un linteau, d'une poutre. Compter chaque blessure jusqu'à la fin du temps diurne. Veillez sur le repos des monstres. Laisser le froid de la nuit envahir l'organisme pour faire place au sommeil. Accepter le glas et ses longues pattes velues d'araignée aux yeux d'étoile.

Chaque pellicule de verglas encastre les doigts, les pieds, le cou, la langue, le cœur dans un écrin scintillant. La respiration cesse d'être et compose les eaux calmes des rives du trépas.

L'oiseau s'endort sur une patte sans solidité. Sa tête est sous l'aile gauche, l'aile du battement. Un craquement d'écorce remplit l'espace et s'envole vers les cimes étourdies, aveugles, inconnues où hurlent des loups squelettiques, affamés, inquiets, vigilants.

Attendre le jour, voir se dresser le soleil qui efface les coulées de rosée sur les carcasses privées de chaleur.

Écouter le bruit huilé des machines. Assister à leur ballet saccadé par une chorégraphie improvisée.

Les aurores ne finiront pas de vivre.

La destruction s'arrêtera. Et puis ?

Puis viendra l'heure du départ.

Chaque envol est une particule d'agonie, un anéantissement par anticipation.

Allons-nous à l'événement, vers l'écueil placé sur notre traversée ? L'incident nous heurte-t-il, tel un météorite, sans recherche d'un point de chute ?

Discerne-t-on la destinée d'un choix ou les péripéties de l'occurrence ?